

Hannah ARENDT
NOUS AUTRES REFUGIÉS
Traduit de l'anglais par Danielle Orhan
Éditions Allia, Paris, 2019 (2007) //1943//

En ces temps où le mot « réfugié » prête à tant de débats, il n'est sans doute pas inutile de lire ce petit texte d'Hannah ARENDT, publié deux ans après son arrivée aux États Unis en 1941. « Migrant », « réfugié politique, économique, climatique », « émigré », « immigrant », « personne déplacée », « demandeur d'asile », « sans papier », « clandestin »... les appellations ne manquent pas pour désigner ces personnes en déshérence qui cherchent un refuge, un lieu où vivre décemment, leur choix se nourrissant d'un mélange d'informations plus ou moins justes, et d'illusions plus ou moins complices. Hannah Arendt propose un terme simple qui me semble devoir être remis en service : « *nouvel arrivant* ». Ça ne préjuge de rien et laisse ouvert l'espace d'un examen tranquille des causes et des buts : « *nous voulions refaire notre vie, c'est tout. Et pour refaire sa vie, il faut user de courage et être porté à l'optimisme.* » (p 8)... optimisme qui, ne l'oublions pas, est « *à deux pas du désespoir* ». (p 21) Ces personnes en déplacement, remarque-t-elle avec justesse, sont « *envoyé/e/s dans des camps de concentration par leurs ennemis, et dans des camps d'internement par leurs amis.* » Cela semble encore plus juste de nos jours.

Position délicate que celle de ces nouveaux arrivants car elle souligne l'inévitable paradoxe de la relation d'aide : « *si l'on nous sauve, nous nous sentons humiliés, et si l'on nous aide, nous nous sentons dépréciés.* » (p 23). Et si ce n'est ni l'un ni l'autre, nous nous sentons persécutés aurait-elle pu ajouter. Le désir, et la capacité, d'intégration des populations juives, quel que soit le pays dans lequel elles se sont trouvées, est à la fois admirables et source de tous les doutes possibles sur cette sincérité si souple, si caméléonesque. Hannah Arendt témoigne pourtant de sa sincérité, capable d'être allemande un jour, vraiment française le lendemain, anglaise le surlendemain et américaine quelques mois plus tard ! Un désir et une capacité d'assimilation qui, d'une certaine manière, tient lieu d'identité pour des juifs non religieux.

A travers ce court texte, on peut aussi réfléchir à l'importance, et à la complexité du don.

Ce que les émigrés souhaitent, c'est apporter quelque chose de valable à ceux qui les accueillent. Pas simplement recevoir. Malentendu persistant sur le don, et sur les besoins des plus démunis. Ils sont surtout privés de l'occasion de donner, c'est-à-dire de ressentir leur valeur, de la voir appréciée. Recevoir, c'est faire éprouver sa richesse à celui qui donne ; mais, derrière le besoin reconnu de celui à qui l'on donne, celui qui donne, à son insu, nie ce besoin fondamental de son vis-à-vis de donner quelque chose pour prouver sa valeur.

Avec un humour très juif, c'est ce que Hannah Arendt nous rappelle à travers l'histoire « *d'un charmant petit conte de fées* » qui décrit cela : « *un teckel émigré, mélancolique et en peine, se met à parler : « Autrefois, quand j'étais un saint-bernard... »* » (p 25)

Toute personne en situation de vulnérabilité, de faiblesse, est confrontée à cette tension entre son besoin de recevoir, vital, et son besoin de donner, existentiel.